

Quart d'heure de lecture national à l'école : "On arrête tout et on lit ce qu'on veut, la lecture est de toutes les disciplines"

*Lancée en 2018 par le CNL,
l'initiative d'imposer un temps de lecture dans les établissements scolaires
porte-t-elle ses fruits ? L'universitaire Maïté Eugène, qui participe
à un travail de recherche sur cette pratique, fait le point.*

En ce 10 mars, l'invitation est claire : cessez toute activité pendant quinze minutes pour ouvrir... un livre. Roman, bande dessinée, manga, recueil de poésie, essai... Ce que vous voulez, qui soit fait de mots et, encore mieux, de papier. Dans un contexte de recul de cette pratique, l'objectif de cette initiative portée par le Centre national du livre (CNL) est de sensibiliser le plus grand nombre à l'importance de la lecture. Au-delà de la portée symbolique de ce jour spécifique, depuis 2018, sous l'initiative notamment de Jean-Michel Blanquer, de plus en plus d'établissements scolaires instituent au fil de l'année ces pauses littéraires. Trois questions à Maïté Eugène, maîtresse de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Lille, qui mène en ce moment, avec trois autres universitaires, à la demande du rectorat de Lille, un travail de recherche sur cette pratique.

. En tant que spécialiste des sciences de l'éducation, quel regard portez-vous sur cette façon de sanctuariser un temps de lecture à l'école, au collège et au lycée ?

Elle m'intéresse car elle s'inscrit dans un faisceau de dispositifs qui expérimentent des chemins un peu différents : "Devoirs faits", concours d'éloquence, partenariats avec des lieux extérieurs à l'école, venues d'artistes... Ce quart d'heure de lecture se passe dans la classe, sans dépendre d'une discipline. On arrête tout et on lit ce qu'on veut, que l'on soit en sport, en anglais ou en physique... Cela donne aussi comme indication, aux élèves et à tous, que la lecture est justement de toutes les disciplines. Par ailleurs, c'est de la lecture à l'école, mais de la lecture privée, personnelle. Il n'y a pas d'accompagnement du professeur, pas de questions ensuite, encore moins de notes. En cela, ce dispositif est paradoxal : il vise à rendre les élèves autonomes, pourtant il nécessite en réalité qu'ils le soient déjà ! C'est un objectif et un prérequis. Comment faire avec ceux qui n'en sont pas capables ? Les enseignants en sont tout à fait conscients, cependant la médiation est très réduite. C'est à la fois une limite et un pari.

. Vous menez en ce moment un travail de recherche sur cette initiative. Comment cela se passe-t-il concrètement ?

Nous allons dans des écoles maternelles et primaires, des collèges et des lycées. Le plus souvent dans le secondaire, les élèves sont à leur table, sortent un livre ou vont le chercher. Pendant quinze minutes, ils ne parlent pas et lisent. Nous observons aussi les acteurs autour d'eux : directeurs, enseignants, proviseurs, principaux, professeurs, professeurs documentalistes... Nous menons des entretiens pour percevoir leurs attentes et savoir comment la médiation est pensée. Par exemple, il arrive que ce temps soit nommé. Le choix de l'appellation n'est pas anodin. "Chut ! On lit", le nom donné dans l'académie de Lille, a été parfois modifié par des établissements, car la question du silence posait un problème dans les petites classes où le texte était lu à voix haute. Une professeure documentaliste a opté pour "Livres ensemble", une autre pour "Je peux pas, j'ai lecture". Ils ont cherché à être moins dans l'injonction.

Ensuite, ce n'est pas une mince affaire d'observer les élèves ! Comment savoir si celui qui a la tête plongée dans un livre lit vraiment ? Quand nous avons l'autorisation, nous filmons les séances. Cela permet de mieux sélectionner ceux avec qui nous allons nous entretenir plus en profondeur. Avant cet échange, il est impossible d'affirmer quoi que ce soit : on voit juste une attitude de lecteur ! Nous regardons aussi l'atmosphère dans la classe, ce qui est mis à disposition des élèves (des étagères, des bacs), qui sort un livre de son sac ? Quel type de livres ?... On observe également les professeurs. Lisent-ils ? Circulent-ils dans la classe ? Remplissent-ils Pronote ?... Certains établissements ont même installé une sonnerie particulière. J'ai entendu des chants d'oiseaux ! Aucun élève pour l'instant n'a été dégoûté, c'est déjà ça !

.../...

. Qu'aimeriez-vous voir et comprendre ?

La question de la médiation nous intéresse particulièrement. Nous comprenons l'enjeu du dispositif, mais suffit-il de donner un livre à un élève pour qu'il s'engage dans la lecture ? C'est encore trop tôt pour tirer des conclusions sur les effets de cette pratique. On a des hypothèses. Le rapport que l'enseignant a lui-même avec la lecture, par exemple, compte énormément. Nous avons la chance d'avoir parmi les adolescents observés des jeunes gens qui suivent ce dispositif depuis 2018. Depuis sept ans, ils ont donc quinze minutes de lecture chaque jour. Quand on les questionne, ils ont des façons de le vivre très différentes, mais personne pour l'instant n'a été dégoûté, c'est déjà ça ! Un certain nombre disent : "C'est bien, c'est un moment calme."

. Mais quelle différence, alors, avec un temps de pause en écoutant de la musique ?

Je leur demande dans quelle mesure la lecture a été centrale pendant cette parenthèse. Dans l'Institution, beaucoup soutiennent ce dispositif en y trouvant des intérêts divers : il développerait la concentration, apaiserait le climat scolaire... Ces effets bénéfiques collatéraux sont très bien, mais cette multiplicité des vertus et des objectifs pourrait faire perdre de vue l'essentiel. C'est-à-dire ouvrir un espace de lecture personnelle à l'école — ce qui n'est pas naturel —, poursuivre en dehors et, point ultime, développer le plaisir de lire.

par Raphaële Botte

(Télérama - mardi 10 mars 2026)

<https://www.telerama.fr>